

Rivka Galchen

Tout le monde sait que ta mère est une sorcière



Dalva



Rivka Galchen

née en 1976, est une autrice
américano-canadienne.

Perturbations atmosphériques,

son premier roman, a été

publié en France en 2009 aux
éditions Jacqueline Chambon.

Elle enseigne aujourd'hui

dans le département de création

littéraire de l'Université

Columbia.

Rivka Galchen

Tout le monde sait que ta mère est une sorcière

Roman

traduit de l'anglais (États-Unis)
par Lori Saint-Martin et Paul Gagné

Dalva

Les Éditions Dalva souhaite dédier cette publication à
Lori Saint-Martin, co-traductrice du roman avec Paul Gagné,
qui nous a brutalement quittés pendant la préparation de cet
ouvrage. Sa disparition laisse un vide immense.
Lectrices, lecteurs, c'est en lisant ses textes et ses traductions que
vous ferez vivre sa mémoire.

Titre original :

Everyone Knows Your Mother is a Witch

Copyright © 2021, Rivka Galchen

© Éditions du Boréal 2022 pour la traduction française
et la publication au Canada

© Éditions Dalva 2023 pour l'édition française

ISBN 978-2-492596-98-8

Illustration de couverture : © Bill Mayer

Photo de l'auteurice : © Sandy Tait

Conception graphique : Rémy Tricot

pour ma famille

Je commence ici mon récit, avec l'aide de mon voisin Simon Satler, car je ne sais ni lire ni écrire. Je maintiens que je ne suis pas une sorcière, que je n'ai jamais été une sorcière et que je ne suis apparentée à aucune sorcière. Dès mon plus jeune âge, cependant, j'ai eu des ennemis.

À l'auberge de mon père, notre vache, Mare, se montrait souvent agacée et amère envers l'enfant que j'étais. Je ne savais pas pourquoi. Si elle était ici aujourd'hui, je n'hésiterais pas à passer un ruban de soie bleue autour de son cou. Elle est morte de la fièvre de lait, et je n'y suis pour rien, même si, petite, j'ai cru le contraire : Mare m'avait donné un coup de sabot et je l'avais traitée d'empotée. Était-elle mon ennemie ? Il faut du temps et de l'expérience pour gagner la confiance d'une vache.

Maintenant que j'ai dans les soixante-dix ans, je ne consacrerai plus de temps aux ennemis ou aux amours de ma jeunesse et du mitan de ma vie. Je me bornerai à dire que je n'ai encore jamais eu de démêlés avec la justice. Ni pour violence, ni pour obscénité, ni pour libertinage, ni pour larcin. Et pourtant, dans ce procès, on me prête le pouvoir d'empoisonner, de rendre

infirmes, de franchir les portes verrouillées, de provoquer la mort des moutons, des chèvres, des vaches, des bébés et des vignerons, voire celui de guérir – le tout à volonté.

Moi qui, comme tu le sais très bien, suis incapable de gagner ne serait-ce qu'une partie de jacquet.

En cas d'échec de ma défense, on cherchera à m'arracher une confession par la torture. D'abord les poucettes, puis les brodequins, puis le chevalet – ou quelque chose d'approchant. Tout dépend du bourreau nommé par le conseil. Si on a pitié de moi, je serai décapitée avant d'être brûlée ; si on se montre intransigent, je serai brûlée sans être décapitée au préalable. L'année dernière, sept femmes de Ratisbonne ont subi ce sort. Mes enfants, avec un peu d'aide, coordonnent ma défense.

Il y a deux choses qu'une femme doit faire toute seule : croire et mourir. C'est ce que dit Martin Luther. Enfin, c'est ce que tu dis que Martin Luther dit ou a dit : il est mort l'année de ma naissance. J'ai communiqué en catholique une seule fois, par erreur. Ma fille Greta est mariée à un pasteur qui soutient que ce n'est pas bien grave. Mon fils Hans est d'accord. Je tiens Luther en très haute estime. Il a lui aussi été diffamé. Une fois de plus, je te suis reconnaissante, Simon, de me tenir compagnie, d'écrire en mon nom, d'être mon tuteur légal.

Ceci est mon témoignage le plus fidèle.

Un mardi matin de mai 1615, soit il y a quatre longues années, on a doucement frappé à ma porte. Les yeux baissés, un garçon au visage couvert de taches de son m'a dit que le gouverneur ducal Lukas Einhorn souhaitait me voir et que je devais le suivre. Le garçon avait les yeux clairs et portait une culotte courte bien propre. Il faisait chaud. Je lui ai proposé un verre de vin coupé bien frais, mais il a refusé en rougissant. Pourquoi me convoque-t-on ? lui ai-je demandé. C'est une citation officielle, a-t-il dit, mais il n'en savait pas plus.

Tu te souviendras, Simon, que ce printemps-là a été exécrable. Les betteraves étaient ratatinées, les radis rachitiques. Les rhubarbes, habituellement en fête, ressemblaient à de la paille, et les asperges n'étaient pas mieux. L'hiver précédent avait été impitoyable. Un soir qu'il neigeait, une chèvre s'était présentée à ma porte – une mendicante, tout comme le Christ, avais-je songé – et je l'avais laissée entrer. La bête était si gelée que les poils de sa barbiche s'étaient cassés comme un pastillage lorsqu'elle s'était cognée sur le pied de ma table. Non loin de Rutesheim, j'avais croisé un berger qui avait fait tomber son nez en voulant l'essuyer. Des mois

sinistres. Le prix d'un sac de farine avait presque doublé. La moitié des habitants de la ville en avaient été réduits à emprunter du grain aux greniers publics.

Mais ce mardi-là, il faisait soleil. J'ai enfilé mes bottes, embrassé ma chère vache Camomille et abandonné ma lessive.

Dans ma suffisance, j'ai cru savoir ce qui me valait cette convocation. Tu vas rire, mais j'ai pensé que Lukas Einhorn avait besoin de moi. De moi ! À cause des saisons sombres et mauvaises, tu comprends ? Le nouveau gouverneur ducal était un mauvais administrateur. Il souhaitait sûrement que je demande à mon fils Hans de lui préparer un horoscope, voire un calendrier astrologique. J'en étais contrariée, car je soupçonnais Einhorn de vouloir le faire travailler à l'œil. Tant de soi-disant nobles commandaient à Hans des calendriers astrologiques, des éphémérides météorologiques ou des horoscopes personnels. Même l'empereur Rodolphe lui avait demandé ce que les étoiles laissaient présager quant à la guerre contre la Hongrie. Et l'empereur en personne s'était arrangé pour ne pas payer. Le nouveau ne vaut pas mieux. C'est toujours pareil avec ces gens. Pour un peu, ils lui demanderaient de reprendre leurs bas. À l'époque, Hans vivait déjà à Linz. Remarié depuis peu, il enseignait dans une petite école. On lui avait refusé un poste à son université de Tübingen pour quelque absurdité concernant la composition des hosties. Bien que les cours les plus splendides connaissent son nom, Hans n'a droit pour sa peine qu'à un prestige qui ne nourrit pas son homme. En mai dernier, il était enlisé dans toutes sortes de différends avec des imprimeurs et

cherchait un parti convenable pour sa belle-fille. J'avais l'oreille de mon fils, murmurait-on. Mais Dieu ne nous a donné que deux oreilles, et Hans ne fait pas exception.

Ici, à Leonberg, la place qu'occupe Hans dans le monde ne me procure pratiquement aucun avantage, et c'est tant mieux – à quoi bon attirer sur soi les démons de l'envie ? Je suppose que j'attendais l'occasion d'écarter un compliment, d'affirmer que mon fils ne devait ses réalisations qu'à lui-même et que je n'y étais pour rien, même si Hans soutient (et je ne lui donnerai pas tort sur ce point) que durant la grossesse l'imagination de la mère laisse son empreinte sur l'enfant. C'est à moi qu'Hans ressemble et non à son père, que Dieu ait son âme et tout ça. En suivant le jeune garçon, j'ai raisonné : bon, je vais demander à Hans de faire ce que désire ce gouverneur ducal, horoscope ou autre, ce sera bien pour mon fils Christoph, qui a acheté sa citoyenneté et souhaite s'élever dans le monde, comme Hans l'a fait, pourquoi pas ? Nous avons longé les petits jardins civiques où, faute de soins, les bleuets et la camomille bleue se colonisaient réciproquement. Un lapin blanc a croisé mon chemin. Devant la maison du gouverneur ducal, un jeune maçon mettait la dernière main à une gravure en pierre du blason d'Einhorn. Une licorne cabrée sur ses jambes de derrière, à la manière d'un cheval dans une bataille. Vanité, vanité.

Dans le salon agréablement frais de la résidence du gouverneur, le garçon m'a invitée à m'asseoir à côté d'un faisan grossièrement empaillé, puis il s'est retiré. Le faisan avait des billes vertes à la place des yeux. Ses plumes avaient un aspect huileux, et le faisan lui-même

un air diabolique. On ne naît pas mauvais, on le devient, me suis-je dit. J'avais soif. J'ai attendu près du faisan figé.

Franchement, Kath-chen, me suis-je dit, tu n'es plus une enfant. Sois ta propre source de lumière. S'il s'agit d'une demande d'horoscope, tu peux dire oui ou non, mais si tu dis non, fais-le poliment.

Je ne me rappelle plus combien de temps j'ai attendu. Puis une femme est entrée dans la pièce. Une femme que je connaissais. Ursula Reinbold. Avait-elle été convoquée, elle aussi ? Son chignon se défaisait. Ses boucles étaient trempées de sueur. Elle avait le visage congestionné. Elle riait et pleurait – en même temps. Ursula n'a pas d'enfant, ressemble à une louve-garou plutôt jolie et a épousé un vitrier de troisième ordre. C'est son second mariage. Pour mon plus grand malheur, deux des frères d'Ursula se sont élevés dans le monde : l'un est le barbier-chirurgien du duc de Wurtemberg et l'autre agit comme administrateur des forêts, ici, à Leonberg. J'appelle le barbier le Barbier. J'appelle l'administrateur des forêts, Urban Kräutlin, le Chou. Ce surnom lui va comme un gant, non ? Adresse-toi aux habitants de la ville d'où vient Ursula Reinbold, comme l'a fait mon fils Hans, et tu découvriras qu'Ursula, au temps de sa jeunesse, a pris de puissantes herbes prescrites par l'apothicaire – celui avec qui elle a eu une idylle avant son premier mariage. Tout le monde est au courant. De plus, tout le monde sait qu'Ursula a ensuite eu une aventure avec Jonas Zieher, le chaudronnier aux taches de son, avant son

second mariage. Récemment, Zieher a été traduit en justice pour avoir traité un homme respectable de « parrain du diable » et condamné à une amende de cinq pfennigs. Mais je vais trop vite en besogne. Ce que je veux dire, c'est que le frère d'Ursula, le Chou, était là avec elle. Il portait une cape de chasse verte, son maintien était déplorable et il avait les joues rougeaudes. Derrière lui se tenait Einhorn, le gouverneur ducal : moustache, tenue négligée, un épagneul tacheté dans les bras. Ils empestaient l'alcool. On aurait dit une troupe de troubadours insipides qui, le matin venu, se seraient enfuis avec tout le beurre.

Je sais que tu vas me juger imprudente, Simon, mais je tiens à dire quelque chose à propos du gouverneur ducal Einhorn, que je préfère appeler la Fausse Licorne. Il n'est pas d'ici. On doit son arrivée à la merveilleuse duchesse Sybille, puisse-t-elle reposer en paix. En toutes choses, la Fausse Licorne s'en remettait au jugement de Sybille. Puis Sybille est morte subitement. Le duc était distrait – il comptait les soldats, signait des traités, commandait des manchettes en dentelle. Bref, il ne s'intéressait pas aux affaires de Leonberg, et donc la Fausse Licorne a usurpé des pouvoirs qui revenaient de droit au duc. Il est devenu bouffi d'orgueil, l'Einhorn. Il s'est laissé pousser les cheveux. Il s'est fait faire un nouveau col. Il racontait à qui voulait l'entendre qu'il s'ennuyait ferme à Leonberg et que les femmes de Stuttgart étaient plus séduisantes. À mes yeux, la Fausse Licorne ressemble à une loutre souffrante engoncée dans un pourpoint.

Ce manuscrit sera publié une fois mon procès terminé, quelle qu'en soit l'issue.

Du temps de la duchesse Sybille, on parcourait de longues distances pour venir admirer son jardin médicinal. Elle en faisait souvent ouvrir les portes pour des visites et des festivités. Il y avait des œilletons et des oranges amères, un pas-d'âne d'une couleur vive idéal contre la toux. Des rhizomes aromatiques pour les bébés qui font leurs dents, de rares herbes antiscorbutiques. Un plant de sésame poussait près d'un ellébore. Infusées ensemble, ces plantes permettaient, croyait Sybille, de combattre certaines formes de folie. Dans son jardin, on cultivait même de l'herbe aux fous. Je pourrais continuer. Le matin, avec la permission de Sybille, il m'est souvent arrivé de repartir avec des boutures. C'était une maîtresse femme. J'ajoute qu'elle s'est montrée très intéressée par mes recherches sur les herbes capables d'apaiser le feu de saint Antoine. Elle me prenait au sérieux, même si je n'étais qu'une paysanne. Non pas en raison de mon fils Hans, mais parce qu'elle était une femme de science. À présent, le jardin n'est pas mieux que la tombe d'une chèvre. Einhorn l'a négligé.

Je comprends ce que tu veux dire, Simon : je ne dois pas me faire d'ennemis là où il n'y en a point. Je me contente d'exposer des faits essentiels et indiscutables concernant l'homme qui, presque par désœuvrement, pour ne pas dire par amusement, est devenu mon persécuteur.

La Fausse Licorne était avachie dans un fauteuil derrière son bureau. Il grattait le menton de son épagneul

en roucoulant et en souriant. « Curieux, tout de même, ce que Dieu laisse à nos soins. Quelles que soient les erreurs que nous commettons, il finira tôt ou tard par les corriger. Alors ce que nous faisons importe peut-être peu, au fond. Mais il nous faut tout de même donner l'impression de fournir un effort, n'est-ce pas ? » Le sermon s'adressait à son épagneul. Il a ensuite levé les yeux. « Hum, oui. Très bien. Où en étais-je, déjà ? Ah oui. Frau Kepler. C'est bien vous, n'est-ce pas ? »

J'ai acquiescé.

« Je me suis laissé dire que vous aviez utilisé vos redoutables pouvoirs occultes pour condamner cette brave femme de vitrier (à ces mots, il s'est tourné vers Ursula, qui a hoché la tête d'un air encourageant) à gémir, à pleurer, à grimacer, à se tortiller, à souffrir d'infertilité et à caqueter.

— Caqueter ? Ça, non, monsieur, a dit Ursula. Mais le reste... Oui.

— Très bien. Laissons tomber le caquetage, Frau Kepler. Mais pas le reste.

— C'est à cause d'un poison qu'elle m'a fait prendre, a expliqué Ursula. Un vin amer, un brouet de sorcière.

— Ne l'interromps pas, petite sœur, siffla le Chou. Toutes nos excuses, monsieur. »

Einhorn était occupé à embrasser la tête de son épagneul. Le chien lui a léché le visage. Il l'a posé par terre. « Désolé, mais il y a tant à faire, a-t-il dit en souriant une fois de plus. Quand on m'a affecté dans ce trou perdu, jamais je n'aurais cru qu'il y aurait tant de... tâches. Celui-ci demande la charité, celui-là réclame des droits de fourrage, les charpentiers refusent de ternir

leur âme en construisant un gibet. Où en étions-nous, déjà ? Voici : en vertu des pouvoirs qui me sont conférés, je veux et j'exige que vous fassiez appel à vos pouvoirs diaboliques et autres pour annuler la malédiction, la blessure ou le tort et pour préparer un antidote. Je vous y autorise. Je me permets même d'insister. De manière à aider la pauvre, aimable et humble femme qui comparait devant nous aujourd'hui. »

J'ai regardé autour de moi. Ses mots m'étaient-ils adressés ? Le faisan avec ses yeux de verre gardait le silence. Je me suis tournée vers Ursula, qui fixait ses genoux. « C'est ridicule. Vous êtes tous ivres. »

Le Chou s'est levé puis a déclaré : « Nous cesserons de répéter à qui veut l'entendre que vous êtes une sorcière. Retirez le sort. S'il vous plaît. Nous ne demanderons pas d'indemnités déraisonnables. Seulement ce qui est juste. C'est la meilleure offre que vous recevrez. » On aurait dit qu'il voulait échanger des boutons. « Ce qui est fait par la sorcellerie ne peut être défait que par la sorcellerie, j'ai vérifié, a-t-il poursuivi. Elle ne peut uriner sans pousser des cris de douleur. Elle fond en larmes devant des invités de marque. Son mari affirme qu'elle ne lui est plus d'aucune utilité. Quel tort a-t-elle pu vous faire, ma sœur ? Si vous haïssez le vitrier, pourquoi ne pas vous en prendre directement à lui ? Vous êtes donc sans pitié ? Vous avez eu des enfants. Elle-même est l'enfant d'une mère, ma propre mère... »

À genoux soudain, il tirait sur mes jupes, me suppliait de rompre le charme, me disait que sa sœur était en proie à d'indicibles souffrances. J'aurais dû être plus

effrayée, je m'en rends compte aujourd'hui. Mais les seules souffrances qu'avait endurées Ursula étaient les taches de graisse sur son corsage et son chignon qui se défaisait sans cesse. Et je l'ai dit, hélas.

Écoute, il m'arrivait autrefois de rire au marché avec Ursula. Elle imitait bien le marchand de fromages qui bégayait et le vieux pasteur en pleine homélie. Avec le recul, je comprends que les rires d'Ursula étaient toujours méchants. Pour la construction de son palais d'été à Leonberg, la duchesse Sybille a embauché de nombreux entrepreneurs et artisans de la ville. Contre une somme de cent quatre-vingts thalers, elle a notamment chargé mon fils Christoph de lui fabriquer une magnifique baignoire en étain. Ursula a tanné Christoph pour qu'il présente son mari à la duchesse, mais Sybille n'a pas retenu les services du vitrier de troisième ordre.

« Il faut que vous l'aidiez, a dit le Chou. Son Honneur le gouverneur ducal vous l'ordonne. »

Ursula sanglotait, ou faisait semblant de sangloter, et mon cœur s'en est ému, comme si c'était une enfant qui pleurait. J'ai tendu la main vers elle, résistant difficilement à l'envie de retoucher sa coiffure. « Tu te sentiras bientôt mieux », ai-je dit stupidement.

À ces mots, le Chou s'est relevé en chancelant et a tiré son épée de son fourreau. C'était une épée prétentieuse, dont la poignée avait l'aspect d'une corde, le genre d'arme qu'un noble aurait pu commander, mais qu'il aurait refusée à la dernière minute, laissant l'armurier dans un beau pétrin. « Retire la malédiction, espèce de sorcière édentée ! »

J'ai presque toutes mes dents, n'ayant perdu que les plus superflues, mais j'ai gardé cette réflexion pour moi-même. La peur s'était enfin insinuée en moi, comme de juste. Dieu semblait avoir oublié où j'étais. L'image du pouce tranché d'une femme d'Augsbourg m'a traversé l'esprit. Son doigt s'était détaché sous l'effet conjugué des vis et du chevalet. On la torturait pour la forcer à passer aux aveux. Elle n'avait rien confessé, et on l'avait renvoyée dans son cachot. Le lendemain, elle avait été disculpée des accusations de sorcellerie qui pesaient contre elle. Les geôliers venus la relâcher l'avaient trouvée morte. Personne n'avait contribué aux frais de son enterrement.

Contrairement à ce que pensent mes enfants et malgré ma peur, je n'ai pas tenu le moindre propos déplacé. J'ai dit qu'il était mal de surprendre une vieille femme en proférant contre elle des accusations fantaisistes et abominables. Et aussi que c'était illégal. Les accusations devaient être portées devant un tribunal et non au fil de l'épée, en mi-journée, à l'heure où une vieille femme est censée être à la maison. Je n'avais même pas de tuteur masculin avec moi. J'ai répété que j'étais sans tuteur.

Quand on vit aussi longtemps que moi, on apprend une chose ou sept.

Le Chou a secoué son arme.

J'ai dit que je n'avais rien fait pour nuire à Ursula et que je n'étais donc pas en mesure de la guérir.

« C'est faux, a fait le Chou.

— Ton frère est le chirurgien du duc, ai-je dit. S'il ne peut rien pour Ursula, qu'est-ce que je peux faire, moi ?

— Ce qu'a fait un démon ne peut être défait que par un démon...

— Tu me demandes d'implorer le diable...

— Je te...

— Implore-le toi-même... »

Le Chou a titubé et marché sur la queue de l'épagneul, qui a jappé.

« Un peu de tenue, je vous prie », a lancé la Fausse Licorne. Il a saisi son chien. Dans quel péril absurde je me trouvais ! Au même moment, le Chou a poussé la pointe de son épée contre ma poitrine, faisant tinter le colifichet en étain que mon fils Christoph a confectonné pour moi. Le tissu de ma robe s'est déchiré. J'ai crié.

« Cette chamaillerie commence à être pesante et dangereuse, a déclaré la Fausse Licorne en s'avançant d'un pas. Et rangez-moi cette épée », a-t-il ajouté à l'intention du Chou. Puis il s'est tourné vers moi et a voulu savoir pourquoi je refusais de leur donner ce qu'ils voulaient. Un petit désensorcellement. Était-ce vraiment trop demander ?

J'ai répliqué que j'étais une pauvre veuve mandée imprudemment, au mépris de la loi.

« Quelle loi ? » a demandé Einhorn. On aurait dit qu'il émergeait du sommeil. Brusquement, il s'est pris d'intérêt pour un papier posé sur un bureau voisin. Quelque chose l'avait dégrisé d'un coup. Il a mis son chien par terre avant de se diriger vers moi. « Quelle façon stupide de gâcher une matinée. » Il m'a inspectée.

« Votre robe se réparera facilement. » Il a sorti trois pfennigs de la poche de son gilet. « Voici de quoi la faire raccommoder. Sinon, faites-le vous-même. C'est comme vous voulez. » Il m'a ouvert la porte et annoncé que j'étais libre, tout à fait libre de partir. Il a dit que nous devrions tous nous retirer. À mon intention, il a ajouté : « Il est vrai que vous êtes sans tuteur. Cette rencontre est donc nulle et non avenue. Elle n'a pas eu lieu. Aux yeux de la loi et donc du Seigneur, cet après-midi est invisible. »

Un jour que je cueillais des champignons, je suis tombée sur un élan privé de la majeure partie de son bois gauche. Un de ses yeux était enflé et scellé par des croûtes de pus. Sa démarche était chancelante. Il sentait la levure. Ses grognements avaient quelque chose de surnaturel. Chaque fois qu'il bougeait, la forêt autour de lui semblait transformée : les feuilles des arbres devenaient des yeux. J'étais mise à l'épreuve, convoquée ou sur le point de mourir. Puis l'élan malade a poussé un autre meuglement, plus fort, comme pour se déposséder de lui-même. Des oignons sauvages m'ont chatouillé la cheville. L'élan s'est éloigné. Je suis rentrée chez moi.